

Le vainqueur ne pouvait, cependant, pas croire à sa complète victoire, et il se demanda même s'il oserait marcher sur Paris comme nous avons jadis marché sur Berlin. Il pensait que la France, honnête, unie, donnerait encore son dernier enfant et son dernier écu pour la défense de son sol et opposerait, de nouveau, une formidable résistance. Mais il ne connaissait pas notre *France moderne*. Il ne savait pas qu'une stupide opposition avait refusé naguère au maréchal Niel le moyen facile de doter la France d'une solide armée territoriale, quand déjà, après Sadowa, la Prusse faisait, en secret, ses immenses armements en vue d'une invasion de la France. « Vous voulez faire de la France *une caserne*, » disaient ces ignâres législateurs, et cependant déjà toute la Prusse était *une caserne* et toute l'Allemagne armée. Il ignorait aussi que la démagogie guettait, avec avidité, le moment de faire une nouvelle révolution... et quelle révolution ?

Voilà ce que les Prussiens, vainqueurs à Sedan, ignoraient, et ils ne pouvaient pas supposer non plus que peu de jours après, un bien coupable ambitieux livrerait Metz et sa belle et solide armée.

Nous avons donc eu, à la fois, la honte d'une écrasante défaite avec la douleur plus poignante encore d'une révolution odieuse, en présence de l'ennemi envahisseur du sol sacré de la patrie. Et cependant, sans ce *forfait*, on pouvait encore songer, sinon à un retour de la fortune, — parfois si capricieuse, — mais au moins à une paix meilleure...

Il nous restait, en effet, une armée conduite par un vaillant soldat, des généraux de mérite qui ne désespéraient pas de la situation. Les mobiles pouvaient fournir un nombreux contingent, et une dictature militaire respectée, secondée par tous les honnêtes gens groupés autour